

MILIEU RURAL ET STRUCTURES FAMILIALES

Jean Pierre Corbeau

Au cours de notre enquête sur la vie quotidienne des habitants d'un village tourangeau, nous n'avons point cherché à obtenir des pourcentages, une image statique qu'on projette sur l'ensemble de la population. Nous avons délibérément fuit le sondage d'opinion traditionnel, celui qui cherche un "panel" représentatif de quelques variables jugées (selon des critères qui peuvent être arbitraires) les plus importantes. La catégorie sociale (propriétaires agricoles, ouvriers, commerçants, employés, lycéens, etc...), l'âge, le sexe, furent moins considérés avant et pendant l'interview, qu'après, pour reconstruire des attitudes cohérentes. Nous ne pouvions donc enfermer l'enquête dans une image que nous faisons de lui. Certes, à la fin des entretiens — qui pouvaient parfois durer plus d'une heure — nous reformulions certaines questions en fonction du statut de notre interlocuteur et de ce qu'il nous avait déclaré. Ce procédé permet de faire émerger la totalité du phénomène social au sens où l'entendait G. GURVITCH, c'est-à-dire dans une dialectique allant du morphologique au plus caché.

Lorsqu'on s'intéresse à l'étude du pouvoir familial, deux lieux communs, a priori contradictoires, apparaissent souvent. L'un consiste à affirmer qu'il y a, dans nos sociétés modernes européennes diminution de l'autorité parentale, que le patriarcat agonise, qu'il est mort. Les mêmes personnes, avec un sourire plein de sous-entends, vous déclareront lorsque vous parlerez de zones rurales: " — La campagne c'est le bastion du patriarcat". A moins d'occulter la population agricole rurale et de la considérer comme extérieure à nos

sociétés modernes, nous voyons mal comment ce paradoxe ne gêne point ceux qui l'émettent.

Il est pourtant vrai que dès son arrivée sur le terrain, sans doute victime des stéréotypes, le sociologue va chercher les manifestations du patriarcat. Ne lui a-t-on point répété qu'en milieu rural, les types de famille que l'on rencontre le plus souvent sont "la famille indivise" et "la famille souche"?

Rappelons brièvement ce que découvrent ces deux désignations — La première réunit deux grands-parents, leurs enfants mariés, leurs petits-enfants et, éventuellement leurs arrière-petits-enfants. Tous les adultes qui sont au dessous du grand-père patriarcale, quels que soient leurs liens du sang et quelles que soient leurs positions respectives par rapport au patriarcale n'ont aucune autorité. Les enfants ne sont pas éduqués par leurs parents, mais par leurs grands-parents et par le groupe familial tout entier.

— Dans la seconde, les grands-parents vivent avec leurs enfants dont un seul est marié. Si éventuellement il demeure un oncle ou une tante, ils restent célibataires. Ainsi les petits enfants sont les seuls à être des "enfants" et leurs parents étant les seuls parents ne peuvent être assimilés aux oncles et aux tantes. Le rapport parents-enfants est donc important. Toutefois, le rapport grands-parents/ enfants est aussi très important puisque le père est toujours dans un rapport d'enfant à père par rapport au grand-père (ce qui constitue, de par l'ambiguïté, une source de conflit). — Dans les deux types de familles qu'on oppose à la famille conjugale, le "patrimoine" est la base économique. Sa possession et sa gestion sont confiées au grand-père patriarcale, chef de famille.

Après plusieurs mois d'enquête dans un village du val de Loire comptant 800 habitants, il nous semble difficile de plaquer l'une de ces deux structures sur la réalité quotidienne que nous avons observée. Nous les sentons sous-jacentes, mais rarement elles n'émergent dans leur "pureté théorique".

A certains moments nous sommes tentés d'adhérer au premier lieu commun: "Le patriarcale est mort!", à d'autres, nous sommes persuadés qu'il domine encore les relations familiales en milieu rural. Ces hésitations, comme nous allons essayer de le montrer sont dues au niveau d'analyse auquel nous nous situons.

Du point de vue morphologique, lorsqu'on arrive dans ce village tourangeau, un petit cours d'eau partage le territoire de la commune. A l'Ouest, un plateau boisé à 40% avec

de nombreuses mares, rend l'exploitation agricole difficile. A l'Est un plateau calcaire, excellent pour les récolte de céréales. Ainsi, morphologiquement nous avons sur la commune à L'Ouest des sols pauvres où seul, le bétail (avec les marécages utilisés en prairies) constitue les ressources des familles paysannes. A l'Est des champs de blé et de maïs, des exploitations qui ont fait surnommé ce plateau la "petite beauce de Touraine".

Cette opposition se retrouve au niveau économique: L'Ouest est pauvre, L'Est est riche. Cela va rejaillir sur les familles. Les intérieurs des fermes occidentales possèdent un confort, une coquetterie que nous rencontrons rarement du côté oriental (signalons que l'aduction d'eau n'est que partiellement réalisée dans cette partie où nombre de puits étaient taris par la sécheresse cet été).

Analysons le patriarcat dans ce contexte:

Dans "la petite beauce", nous n'avons rencontré ni famille indivise, ni famille souche. Dans les fermes, pourtant grandes, un seul couple et ses enfants. Mieux, dans certains cas, le corps d'habitation qui abritait jadis les parents ne sert plus qu'à entreposer les engrais ou le matériel. On a préféré construire dans la cour une maison moderne (ne faut-il pas y voir la trace d'une rupture symbolique avec les aînés?). Les grands-parents ne vivent plus sous le même toit. La législation aidant, ils ont pris leur retraite.

Dans cette partie riche de la commune, lorsqu'on prend sa retraite, on va au bourg, dans la petite maison acquise avec les économies. La télévision couleur y marque plus ou moins le temps et la discussion avec les commerçants ou au café, y est plus facile. Seule une famille conjugale réside à la ferme (les domestiques ont disparu avec la mécanisation de l'agriculture dans cette région). Comment, dans ces conditions, peut-on parler de patriarcat puisqu'il y a absence physique d'un patriarche? René, un agriculteur d'une trentaine d'années répond: "— Mes parents ne sont pas restés longtemps avec nous (il est marié) "— ils ont vécu à peine un an avec nous puis ils ont pris leur retraite et sont descendus au bourg. C'est bien mieux..." et il continue: "— Le père monte souvent nous voir presque tous les jours... Où alors, c'est nous qui passons prendre des nouvelles. Le père, il vient aider des fois, mais faut pas le dire dans votre machin" (il montre le magnétophone) "parce que maintenant qu'il est à la retraite, il a pas le droit!!!".

Toujours aucune trace de patriarcat... L'entretien se débloque et, René, plus confiant, nous raconte :

— “J’ai racheté la ferme à mon père. Seulement, je n’avais pas un gros capital, alors au Crédit (1), ils ne prêtent que s’ils sont surs de pouvoir récupérer leur argent et, même davantage. C’est le père qui l’a servi de caution et même, qui m’a avancé un peu d’argent pour lui racheter sa ferme...”

Au niveau de la dépendance économique, le patriarcat réapparaît. Cette transmission d’une partie du patrimoine (l’exploitation agricole) renforce le pouvoir du patriarche. Il prête l’argent pour que son fils rachète sa propriété, il constitue la caution avec les terres qu’il peut encore posséder çà et là. René nous dira :

— “Je n’achète pas de nouveau matériel sans consulter le père parce qu’il m’a cautionné... Des fois, il ne veut pas, alors je le delance... Jusqu’ici il a toujours été d’accord dans la mesure où les autres le faisaient aussi. Parfois il est plus long qu’on le souhaiterait à se décider. Enfin...”

Ainsi, paradoxalement, ce père qu’on dit vieux, qu’on pense plus ou moins inadapté au monde moderne (encore que ce sentiment soit moins développé qu’il y a dix ans, au moment du choc entre les anciens formés durant l’époque de stabilité-stagnation de l’entre-deux-guerres et les jeunes modernistes d’après guerre), reste le *pater familias*.

Nous pourrions croire que l’absence de cohabitation avec les parents procure la liberté totale de la “famille conjugale” : il n’en est rien. Le pouvoir économique du patriarche est bien là. Il l’utilise : pas question de prendre des vacances ou de faire des “folies” de consommation si le père ne les approuve pas.

Lorsqu’il y avait cohabitation, on possédait encore une forme d’influence et de pouvoir dans pratique de la vie quo-

(1) Le “Crédit agricole” est à l’heure actuelle la plus grosse banque française. Sa structure est plus proche de celle d’une mutuelle que de celle d’une banque traditionnelle. Elle prête à des taux avantageux aux agriculteurs et d’une façon générale à tous les ruraux. Toutefois elle exige une double garantie, c’est à dire une première hypothèque sur le terrain ou l’exploitation acquis grâce à son prêt mais aussi une personne se portant “caution” du prêt souscrit. On peut considérer qu’elle possède pratiquement le monopole de tous les prêts bancaires en milieu rural.

tidienne: on pouvait dramatiser les conflits, se livrer à des pressions proches du chantage. Maintenant, on a gagné partiellement — au niveau de l'intimité — son indépendance de couple, mais on a créé dans le même temps celle du paterfamilias. Sa présence, limitée dans le temps, renforce l'impact de ses réflexions. Il n'est qu'à voir comment le père de René ou d'un autre, va lorsqu'il vient "visiter" son fils, juger l'éducation des enfants, la tenue du foyer, donner des conseils (qui sont perçus comme des ordres).

Dans cette région riche de la commune, le patriarche créancier occupe un espace autre que celui de ses enfants et dispose ainsi d'une distance qui renforce son pouvoir arbitraire.

A l'appui de notre analyse, rapportons un autre exemple: Michel 23 ans, ne s'entendait plus avec ses parents agriculteurs. Il a voulu acheter sa propre ferme pour échapper au climat familial trop contraignant. — "J'ai ma ferme maintenant, j'ai des dettes aussi, mais surtout, c'est mon père qui s'en est porté garant. Au fond, je dépends plus de lui maintenant. Quand je travaillais chez lui, on s'engueulait souvent mais je pouvais toujours lui dire que j'allais partir. Maintenant, je suis prisonnier j'en ai lourd sur les reins, et, il le sait. Il en profite".

Sur le plateau oriental, nous ne rencontrons point les familles conjugales des céréaliers. Ici, des groupes assimilables à des "familles souches" cultivent des légumes sur quelques arpents de terre mais surtout élèvent des petits troupeaux de chèvres et de bovins. L'habitation est moins grande qu'à l'Est et l'on est beaucoup plus nombreux à y résider. Les désaccords, plus fréquents que dans la "petite beauce" sont plus superficiels au sein des familles. On y entend souvent des stéréotypes qui prouvent qu'on y accepte le conflit de génération comme l'explication des différentes altercations: "C'est normal, nous ne sommes pas de la même génération", "Les jeunes veulent tout avoir", "Les vieux comprennent rien", etc. . . Derrière ce jeu verbal, ce spectacle qui pourrait faire croire que le patriarcat est ici refusé, nous trouvons une acceptation de la structure du pouvoir familial. Certes, on la conteste à certains moments, mais jamais on ne la remet véritablement en question: situation classique liée à la distribution ambiguë des rôles et des status de la famille "souche".

Les enfants et petits enfants acceptent ce *pater familias*. Ce qui nous a surpris, c'est que les vieux n'ont pas toujours envie de l'assumer :

— “avant, le plus vieux pouvait commander, mais maintenant, avec la radio, leur télé, les journaux, avec leur réunion, tout ça, les jeunes en savent plus que nous. Mon fils, il en sait plus que moi et mon petit fils, plus que nous. Les jeunes rien ne les étonnent et ils se font bien au changement, tandis que nous. . . Je ne vois pas en quoi je pourrais les commander”. nous a déclaré Joseph, 77 ans.

Une sorte de lassitude s'empare des plus âgés qui souhaitent démissionner mais qui sont maintenus dans leur rôle et statut par leurs descendants. Ces derniers aussi se sentent menacés par tout ce qui est extérieur au groupe, peut-être parce qu'ils sont pauvres, qu'ils sentent bien qu'une mutation s'opère dans l'agriculture et qu'ils ne sont point surs d'y survivre. Nous pourrions dire que les “contradictions externes” (la peur de tout ce qui est “Out-group”) mettent entre parenthèses, atténuent les “contradictions internes” (dont les problèmes soulevés par la structure patriarcales”).

Par contre, nous avons rencontré dans cette partie de la commune un véritable matriarcat. Le grand père défunt est remplacé par le membre de la famille le plus âgé, généralement sa femme. Celle-ci, sans rencontrer de grandes résistances chez ces enfants assume davantage le rôle de chef de famille que ne l'avait son mari. Cela confirme la peur qu'on a de la mutation, la recherche d'images sécurisantes qui en résulte.

Le patriarcat existe donc dans l'ouest de la commune mais il est davantage une demande plus ou moins consciente de la part des enfants, une apparence qui cimente le groupe menacé, qu'un désir de la part du père.

Nous souhaitons avoir suffisamment explicité ces hésitations relatives au patriarcat que nous évoquions précédemment. Elles dépendent du niveau d'analyse auquel nous nous situons. Dans l'Est riche de la commune, un patriarcat caché mais réel. Il est subi comme une contrainte économique mais il pèse sur la famille conjugale qui ne peut choisir librement dans quelques domaines que ce soit. C'est un *pater familias* “refoulé”, conflit latent générateur d'une agressivité qu'on doit taire dans son propre intérêt. A l'Ouest, un patriarcat qui n'est qu'une représentation sécurisante que se donne le

groupe. C'est davantage un consensus protecteur de la famille qu'une contrainte.

Nous voudrions maintenant rapporter quelques observations relatives à l'évolution des familles ces dernières années, particulièrement en ce qui concerne le rôle et le statut des femmes.

L'apparition des "familles conjugales" de plus en plus nombreuses a individualisé l'éducation des enfants qui est maintenant fondée sur l'affectivité. Cela a développé le rôle de la femme. Elle va se documenter, discuter avec les instituteurs, écouter des émissions de radio ou de télévision, participer à des réunions de groupements féminins agricoles. S'occupant de l'éducation des enfants, elle accumule un savoir qui lui confère parfois une autorité par rapport à son mari. Indéniablement son rôle de mère éducatrice provoque une certaine émancipation de son statut de femme. Il est sûr que les agricultrices de la "Petite beauce" s'occupant seules au sein du couple de l'éducation des enfants, acquièrent une certaine liberté dans le foyer, particulièrement dans les familles catholiques où les associations féminines de la région sont très dynamiques.

Leurs mères avaient déjà amorcé la conquête d'un statut féminin moins aliénant.

Pendant la guerre 1939-1945, à L'Est de la commune comme à l'Ouest, nombres d'hommes furent prisonniers, ou résistants: ils, dans le deuxième cas se cacher et ainsi ils étaient absents du foyer. Les femmes dirigèrent l'exploitation agricole. Elles prouvèrent "qu'elles valaient bien un homme", et, au retour de ceux-ci, elles entendirent bien participer à la gestion de la ferme. Dans ce contexte historique particulier, la preuve était faite que la femme, par delà le travail qu'elles pouvait fournir, était capable de prendre des décisions (ce qui n'était pas forcément admis par tous les hommes avant cette période...) Ce droit à la parole, la femme va l'utiliser pour devenir, comme Edgard MORIN le montre bien (in *Commune en France, la métamorphose de Plodemet*, Fayard), un agent du modernisme.

A l'Est, dans la "Petite beauce", elle persuade les hommes qu'il faut suspendre l'élevage (rejoignant ainsi les conseils des agronomes). "Vous comprenez, le matin il fallait traire, ce n'était qu'après qu'on pouvait s'habiller convenablement. A quatre heures, il fallait se changer pour faire une autre traite. La semaine, bon... mais le dimanche, c'était la vraie

panique pour être pour la messe. Après, lorsqu'on allait chez des amis, il fallait partir presque tout de suite. Alors, ce n'était plus possible. J'ai dit à mon mari que je pouvais l'aider dans les champs, comme je l'avais fait quand il était prisonnier et qu'ainsi on pourrait profiter un peu plus de notre vie, être moins esclave. Lui il voulait acheter une trayeuse électrique, mais je lui ai dit: ce n'est pas le travail qui est pénible, c'est d'être obligée d'être là pour traire ou pour brancher, c'est du pareil au même... Maintenant que nous n'avons plus de bêtes, on n'est plus esclave, on peut aller se promener, visiter des amis. L'année dernière, on a même pris quelques jours de vacances". Ce propos, beaucoup de femmes de l'Est de la commune nous l'ont tenu.

A l'Ouest, le bétail paraît la seule ressource possible pour les fermes. Aussi, les femmes s'occupent-elles toujours des bêtes pendant que l'homme s'embauche comme ouvrier dans une exploitation voisine ou dans une usine des environs de Tours qui "ramasse" chaque matin. La petite exploitation, insuffisante comme seule ressource de la famille n'est bien souvent tenue que par les femmes.

Dans les deux cas, le statut de la femme au sein de l'exploitation s'est renforcé. L'agricultrice a permis la modernisation de l'intérieur du foyer: le réfrigérateur, le congélateur plus récemment, ainsi que tous les autres appareils ménagers y ont fait leur apparition grâce à elle.

La télévision, lien familial

En ce qui concerne la télévision, nous voyons apparaître deux attitudes différentes entre les femmes de l'Ouest et celles de l'Est: celles de l'Est ont généralement persuadé leur mari d'acquérir un récepteur parce que cela permettrait à toute la famille de se distraire et de s'instruire, au couple comme aux enfants. De fait, dans l'après midi; comme le soir, elles allument volontiers le petit écran. Elles aiment les jeux comme *les chiffres et les lettres* (2) qui leur permettent souvent de réaliser de meilleurs scores que leur mari et parfois que les candidats. Elles connaissent généralement

(2) Cette émission met deux candidats en présence qui doivent d'une part trouver d'après sept lettres qu'on leur donne (voyelles et consonnes prises au hasard) le mot le plus long et qui doivent ensuite faire preuve d'une rapidité importante dans des épreuves de calcul mental.

bien les émissions à clientèle féminine et aiment regarder les feuilletons; elles s'identifient parfois aux héroïnes dont le mode de vie urbaine ne leur paraît tellement différent du leur. Il faut dire qu'elles possèdent souvent une seconde voiture "pour conduire les enfants à l'école", et qu'elles vont fréquemment à la ville faire des courses.

A l'Ouest, l'attitude vis-à-vis de la télévision est bien différente certes, les femmes ont, elles aussi, réclamé la télévision, mais moins pour elles que pour leurs enfants. D'ailleurs, il est rare qu'elles la regardent. De toutes les façons, elles ne choisissent pas les programmes et s'en remettent à leur mari ou à leurs enfants. A part "Au théâtre ce soir" (3) et "quelques beaux films. qu'elles avaient toujours eu envie de voir", elles réfèrent, lorsque le récepteur fonctionne, vaquer à leurs occupations ménagères.

Notons deux autres remarques concernant cette région de l'Ouest et la télévision:

— D'abord, son acquisition est signe de promotion sociale. C'est presque une honte que de ne point la posséder (surtout dans l'esprit des femmes). — Ensuite, on l'achète pour que les enfants restent là à la regarder: "Avant, ils allaient chez les voisins, ils n'étaient pas là alors, ce n'était plus une famille. Depuis qu'on l'a achetée, ils sont toujours là, et même; des fois il font venir des petits copains. J'aime bien les avoir sous les yeux". Ces propos nous furent tenus par trois femmes de L'Ouest Ainsi la télévision permet de récupérer ses enfants, sinon affectivement du moins dans un lieu qu'on surveille, de les réintégrer dans l'espace de la "famille souche".

Les adolescents, ouvriers ou lycéens, catholiques ou non.

Nous concluons par quelques observations à propos des adolescents. La division que nous avons retenue jusqu'ici entre l'Est et l'Ouest ne nous apparaît plus d'une grande utilité. De nouveaux clivages émergent. — Un premier entre les jeunes ouvriers, agricoles ou non et les collégiens, les lycéens. Certes, nous pourrions dire qu'il reflète cette dif-

(3) *Au théâtre ce soir* est une émission de télévision à très fort pourcentage d'écoute. Elle est critiquée par les intellectuels français car une fois par semaine il s'agit de faire croire aux téléspectateurs qu'ils vont au théâtre et de leur redonner la transmission d'une pièce de boulevard dans une mise en scène parfois très stéréotypée.

férence entre l'Est et l'Ouest, entre les riches et les pauvres. Cela reste à vérifier. Tous les jeunes sont scolarisés jusqu'à 16 ans. En fonction de leur réussite ou non dans leurs études, certains parents occidentaux les prennent à la ferme, leur donne un métier, ou insistent pour qu'ils continuent leur scolarisation. A l'Ouest, le sacrifice sera peut-être plus grand, mais l'enfant, à travers duquel on fait une véritable promotion sociale, justifiera ce sacrifice, les bourses d'étude les aidant partiellement.

La division entre jeunes ouvriers, agricoles ou non et collégiens, est davantage une division entre jeunes n'ayant pas les mêmes centres d'intérêt et n'ayant pas bénéficié d'un désir de promotion sociale au sein de leur famille qu'une division de classe.

— La deuxième division que nous proposerons se situe entre les militants catholiques (seule forme de militantisme structuré que l'on rencontre parmi les jeunes sur cette commune) et les autres.

Les premiers se voient contestés par les seconds qui leur reprochent leur soif de pouvoir: "Ils veulent être partout. Au départ, c'est bien parce qu'ils veulent faire quelque chose, mais c'est devenu une véritable maladie chez eux: dès qu'il y a une réunion, dès qu'il y a une manifestation quelconque, il faut qu'ils président: ils ne se rendent pas compte qu'ils ne font pratiquement plus rien d'autre. Ils sont pleins de bonnes intentions à condition que ce soit eux qui dirigent. Nous en avons assez, alors, dès qu'ils font quelque chose, on n'y va plus et ils se retrouvent tout seuls. Par exemple, ils organisent un pique-nique, mais ils vont te faire sentir et bien te montrer que cela est organisé par les cathos: moi, je n'y vais plus..." Bien sur l'adolescent qui s'exprimait n'était pas pratiquant, mais chez les jeunes chrétiens nous avons souvent trouvé le même reproche formulé contre les militants, contre la bureaucratie qui "donne une apparence de magouille à tout ce qu'elle entreprend".

Ces deux variables nous permettent de distinguer quatre groupes: les ouvriers militants catholiques, les lycéens militants catholiques, les autres ouvriers, les autres lycéens.

Les deux premiers se retrouvent dans des réunions qui ressuscitent ou veulent maintenir la "communauté-village" qu'ils sentent menacée. Ils font des veillées, des piques-niques, des discussions, des soirées à thèmes (sangria, brochettes, etc...). Ils évoquent le passé du village où chacun

parlait, où la communication existait. Après, la différence socio-culturelle (et non socio-économique) rend la communication difficile, et les deux groupes retournent à leurs occupations.

Ouvriers et lycéens non catholiques se retrouvent rarement en tant que groupe: ils constituent davantage une somme d'individus attirés par la moto et ne se retrouvent qu'accidentellement, dans les bals ou pendant les grandes fêtes du bourg comme le moto-cross ou les courses cyclistes.

Signalons enfin que tous, sans exception, aiment leur village, que par delà les divisions entre croyances ou catégories socio-économiques, ils le ressentent comme un "Nous" menacé. Les étudiants rentrent le plus souvent possible au bourg. Les ouvriers ne souhaitent pas rester longtemps à la ville où ils se sentent mal à l'aise. Tous nous ont déclaré avoir la nostalgie des veillées de leurs aînés, où l'on racontait des histoires, où l'on se comprenait, où l'on existait vraiment. Chacun souhaiterait communiquer davantage au sein de sa famille et du groupe.